UNIVERSITE D'ABOMEY CALAVI
(UAC)

∞∞∞∞∞∞∞∞∞

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)

∞∞∞∞∞∞∞∞∞

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)

∞∞∞∞∞∞∞

MEMOIRE DE LICENCE

LA NOTION DU JUSTE MILIEU DANS *L'ETHIQUE A NICOMAQUE* D'ARISTOTE

REALISE PAR :
Désiré A. LANDJA
&
Rabiou AYAMOUDOU

ENCADRE PAR :
Assane MAHAMANE
Enseignant à l'UAC

SOUS LA DIRECTION DE :
M. Eustache Roger Koffi ADANHOUNME
MC/CAMES/UAC

Année académique : 2021-2022

À nos très chers parents

→ *Katani AGNONWA LANDJA et Amessime GNANGA*

→ *Fousséni AYAMOUDOU et Rafiatou SAMARI*

Remerciements

Au terme de ce mémoire, nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à notre directeur de mémoire, Dr Eustache Roger Koffi ADANHOUNME, maître de conférences des Universités de CAMES et l'Enseignant à l'université d'Abomey-Calavi, pour avoir accepté diriger notre mémoire.

Au Dr Assane MAHAMANE, enseignant également à l'UAC pour avoir accepté de nous encadrer malgré ses multiples occupations.

C'est également le lieu de rendre un hommage mérité à tous les professeurs du Département de Philosophie (DPH) pour leur rigueur au travail ; ceci est le produit de vos savoir-faire.

À ***Katani AGNONWA LANDJA*** et ***Fousséni AYAMOUDOU,*** pour leurs soutien quand tout semble être amer sur le campus.

Nous remercions également nos parents adoptifs Vincent TCHEKRE et Seïdou AYAMOUDOU et leurs épouses pour avoir accepté non seulement de nous adopter, mais aussi de nos instruire ; ceci est le fruit de vos efforts.

Nos remerciements vont à l'endroit de nos frères et sœurs à toutes les familles LANDJA et AYAMOUDOU.

A tous ceux qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à la réalisation du présent mémoire et dont nous n'avons pu citer les noms, nous leurs adressons notre sincère remerciement.

Merci à chacun et à tous.

Résumé

Dans *L'Éthique à Nicomaque*, Aristote montre les avantages et l'importance du juste milieu axé sur la promotion de l'équité. Selon lui, l'équité qu'il décline d'une part en éthique et d'autre part en la morale ; présentent des valeurs et des caractères qui stigmatisent le juste milieu dans le monde. Sa réelle motivation se trouve dans la compréhension des grands textes de la morale et de l'éthique. Et mettant l'accent sur la compréhension de son texte. L'auteur applique les déviances enregistrées dans ces derniers. C'est pourquoi, Aristote montre que l'application du juste milieu est de rôle de l'intellectuel dans l'analyse de ses valeurs moraux qui sont le bonheur, le bien, le juste, la tempérance, la modération, le courage, la libéralité et la grandeur d'âme.

Mots-clés : Juste milieu-Equité-Morale-Éthique-Bonheur.

Abstract

In ethics in Nicomaque, Aristotle shows the advantages, the importance of the happy medium that is the fairness. According to him, the fairness in this case ethics and the morals present the values and the characters that stigmatize the happy medium in the world. His/her/its real incentive is in the understanding of the big texts of the morals and ethics. And putting the accent on the understanding of his/her/its text. The author applies the deviances recorded in these last. It is for what, Aristotle shows that the application of the happy medium is of role of the intellectual in the analysis of his/her/its moral values that is happiness, the good, the just, the temperance, the moderation, courage, the liberality and the size of soul.

Keywords: Middle ground-Equity-Moral-Ethics- Happiness.

Sommaire

Remerciements ii

Résumé iii

Abstract iii

Sommaire iv

Introduction 1

Chapitre 1: Clarification conceptuelle et Brève présentation de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote 3

1.1. Clarification conceptuelle 3

1-2- Brève présentation de L'Éthique à Nicomaque d'Aristote 9

Chapitre 2: La notion du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque* 13

2-1 Caractéristiques du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque* 13

2.2 .Valeurs morales du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque d'Aristote* ... 20

Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée d'Aristote sur la notion du juste milieu chez Aristote 28

3.1. La portée de la notion du juste milieu 28

3-2- Limites de la notion du juste milieu chez Aristote 33

Conclusion 39

Références Bibliographiques 41

Introduction

La notion du juste milieu est de nos jours critiquée par plusieurs personnes. Et c'est parce que certains personnes ont perdu les valeurs moraux et éthiques. Les valeurs moraux et éthiques sont entre autre le bien, le bonheur, le juste, et des observé par certaines moralités. Ces dernières se réclament non seulement moralistes mais posent des actes immoraux, ignoble et non conforme aux principes des règles moraux et éthiques. Ces différents comportements observés un peu partout dans le monde posent d'imminents problèmes qui interpellent la conscience de tout sujet moraliste et de l'éthique. C'est dans le but de mettre en valeur la morale et l'éthique que nous nous intéressons à *L'Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Dans son ouvrage Aristote a essayé de mettre en relief la notion du juste milieu.

Aristote montre que le juste milieu se situe entre deux extrêmes qui sont l'excès et le défaut. Fortement inspire par cette notion du juste milieu, Aristote tente de fonder sa réflexion, non seulement sur la raison mais aussi sur la morale. Il essaie alors de montrer comment la notion du juste milieu consiste à agir selon la règle et l'équité. Pour lui, le juste milieu est équidistance entre les deux extrêmes qui sont l'excès et le défaut. Pour être plus clair, Aristote démontre les aspects, les caractères et les valeurs de la notion du juste milieu, dans *l'Ethique à Nicomaque*. C'est dans cet ordre d'idée d'observation de la notion du juste milieu comme l'équité entre l'excès et le défaut que nous nous intéressons à cette notion du juste milieu. Selon lui, les aspects, les caractères et les valeurs du juste milieu se présentent sur divers manières chez chaque individu. Le sujet de notre recherche intutilé : la notion du juste milieu dans *l'Ethique à Nicomaque* d'Aristote se situe dans une perspective d'analyse et d'observation de la notion du juste milieu comme équidistance.

Pour ce faire plusieurs interrogations se présentent à nous .Que pouvons – nous entendre par la notion du juste milieu ? Représente-t-il la modération ? Quelles sont les caractéristiques et les valeurs morales de cette notion chez

Aristote ? Telles sont les interrogations sous lesquelles nous tenterons d'apporter les éclaircissements dans notre travail de recherche. Ainsi, notre travail de recherche s'articulera autour de quatre axes principaux. Le premier axe nous permettra de clarifier la notion du juste milieu et de présenter l'ouvrage de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Le deuxième axe nous permettra également de mettre en relief les caractéristiques du juste dans *L'Éthique à Nicomaque*. La troisième axes consistera de relever les valeurs morales de la notion du juste milieu dans *l'Ethique à Nicomaque* d'Aristote .Enfin le derniers axes nous permettra de faire ressortie la portée et les limites de la pensée d'Aristote.

Chapitre 1: Clarification conceptuelle et Brève présentation de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote

1.1. Clarification conceptuelle

a. Notion de morale

Etymologiquement, la morale vient du latin *more* (pluriel de *mos*) qui signifie mœurs, conduite, manière d'agir, genre de vie, habitude. La morale est un ensemble des principes de jugement, des règles de conduites relatives au bien et au mal, de valeurs parfois érigés en doctrines qu'une société se donne et qui s'imposent autant à la conscience individuelle qu'à la conscience collective. Ces principes varient selon la culture, la croyance, les conditions de vie et les besoins de la société. Ils ont souvent pour origine ce qui est positif pour la survie de l'ethnie, du peuple, de la société. Selon André Lalande, *« la morale est ensemble des règles de conduite admises à une époque ou à un groupe d'homme »*[1]. Selon Weill (E) *« la morale apparait d'abord et légitiment comme le système des règles que l'homme suit dans sa vie au bien personnelle que sociale »*[2]. Selon Durkheim E, *« la morale est un système de règles d'actions qui prédéterminent la conduite. Elles disent comment il faut obéir dans les cas donnés ; et bien agir c'est obéir »*[3].

En s'intéressant à la question du bien et du mal, la morale se distingue de la logique, du droit de l'art et de l'économie. C'est après ces valeurs que la morale ce fixe des principes d'action, qu'on appelle les devoirs de l'être humain, vis-à- vis de lui-même ou des autres individus ou de l'ensemble de la société élevées, principe qui définisse ce qu'il faut faire et comment agir. Il y a deux formes d'attitude contraire à la morale, l'immoralité qui consiste à transgresser délibérément les règles de la morale sans pour autant porter des jugement sur la moral et la moralité qui consiste à refuser ou nier l'existence d'une morale, voir

[1] Une morale sévère-une mauvaise morale-une morale relâché 1990 (sens A)
[2] *Encyclopadia Universalis* (611-619)
[3] Eric WELL, Education morale, Paris, PUF, 1963, p.21.

à encourager dans certains cas leur transgression systématique en séparant les notions d'éthique à celles des mœurs .

La morale vise d'une part la conservation des formes collectives d'organisation sociale de l'intérêt général, d'autre part à l'agrément de la vie des individus en société. De même, un même schéma moral est adapté selon chaque culture et société mais à l'intérieur de ces cultures, différents types de moralité cohabitent ensemble avec un degré variable de tension.

La morale, peut renvoyer à l'ensemble des règles de conduite diffusé dans une société donnée, ou encore à des préceptes énoncés explicitement par une religion ou par une doctrine philosophique, morale, religieux, et éthique. Les règles morales peuvent être vues comme des simples habitudes qui ont fini par s'imposer à un groupe social. C'est-à-dire de façon d'agir culturelle acquises, apprises et intégrés par les agents consciemment ou n'ont qui ont fini par se préciser ou se transformer au cours des siècles, ou au contraire comme des normes absolues, invariables dans le temps de l'antiquité jusqu'à nos jours transcendantes d'origine divine ou révélée. De même ses règles peuvent être considérées comme relatives, variables selon les peuples et les époques, ou au contraire comme l'universel indépendant de lieux de l'époque établie par la raison humaine ou exigées par une certaine représentation de l'être humaine en général.

Selon l'approche philosophique, le critère définissant une conduite morale ne sera pas le même. En effet, la valeur morale d'une même action faite quel soit bonne ou mauvaise peut être définie soit d'après ses représentation, c'est-à-dire selon les effets engendrés par cette action soit d'après sa conformité à des valeurs déontologiques. C'est-à-dire selon les intentions ou motivations qui l'a commandent indépendamment des conséquences.

La morale, c'est la différence entre ce qui est bien et mal, ce qui est mauvais pour autrui et pour soi. C'est ce que l'on peut également appeler être de bonne

conduite .Ce que je trouve juste ou injuste, une autre personne peut ne pas avoir le même avis. Si je trouve injuste de punir un enfant parce que son devoir est mal rédigé, une autre personne peut voir cela juste et normal, car pour cette personne il faut punir pour faire comprendre à l'enfant qu'il doit bien travailler à l'école par exemple. Si je trouve mal de voler dans un magasin, un autre me dira que ce n'est pas grave ça ne lui appartient pas, les patrons s'enrichissent sur le dos des clients alors ce n'est pas important. Toute notre vie sera en fonction de notre moral personnelle, tricher à l'école, mentir sur un c.v sont, autant des choses immorales. Pour d'autre cela leur permet d'arriver à leur fin plus facilement, mais cela se fera au détriment des autres. En effet, obtenir un emploi en mentant sur ses qualifications c'est tromper plusieurs personnes : soi-même son futur employeur, ces futur collègues et prendre place d'une personne plus compétente.

De plus en mentant de la sorte, on peut se mettre en péril pour des emploi futur car si le patron découvre le mensonge sur une expérience non acquise par exemple, il peut nous mettre dehors pour faute grave, sans cause et avec la difficulté pour retrouver un autre emploi. Comme le dit souvent ne fait à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse.

On parle de la moralité d'un acte ou d'une décision pour qualifier son adéquation avec ce que l'on juge bon ou mauvais. On parle encore de la moralité d'une personne désignant ainsi non seulement la valeur de ses actes mais aussi et surtout sa capacité à en juger par elle-même. L'homme est en un sens le seul dont on puisse juger la moralité celui-ci renvoyant à sa conscience morale qui le met à part du ruelle, la moralité semble donc relever en priorité de l'intériorité de l'individu puis qu'elle ne concerne finalement pas tant les actes en eux même que les intentions qui les prélevant ou le sens qu'on leur donne.

Toutefois, on s'aperçoit bien vite que, pris dans un corps social, l'homme n'est évidemment pas le seule à être mis en jeu parce qu'il fait, et donc que la question de la valeur et ses actes et de sa capacité à en juger ne relève pas

seulement de son intériorité propre mais concerne aussi l'ensemble de ceux qui l'entourent. La question de l'utilité de la moralité pour la vie sociale ne se résume alors pas à savoir s'il est utile ou non d'agir convenablement, mais consiste plus fondamentalement à se demander si le fait d'être capable de tenir compte d'exigences morales a de l'importance sur la vie sociale, et de quel ordre est cette importance suppose? Cela fait-il le corps social plus heureux ? En somme, cette question revient à se demander comment s'articule ce qui semble relever de l'intériorité propre de chaque individu avec son existence sociale. Et quel rôle cette relation intérieure, extérieure, qui se joue à l'échelle individuelle, a-t-elle sur la vie du groupe sociale

Dans la mesure où la nation de la vie sociale ne désigne pas seulement un groupe d'individu mais suppose que ces individus interagissent et soient en relation les uns avec les autres, il semble bien que la moralité soit non seulement utile mais même toute à fait nécessaire à la vie sociale : on ne voit pas ce que pourrait être la vie sociale dénuée de toute moralité, de tout souci de bien et de mal. Toutefois cette perceptive semble postuler une certaine antériorité de la moralité sur la vie sociale il faudrait considérer que l'homme est d'abord la morale puis qu'il se socialise grâce à cette moralité. Or ce schéma pose problème. D'où vient cette moralité si ce n'est pas de la vie sociale elle-même ?

Et considérée comme produit social, la moralité serait alors seconde et servait avant tout principe de cohésion sociale. Mais cette détermination bien réelle de la moralité ne dit pas tout de son rôle social : comment expliquer notamment que la moralité puisse pousser à aller contre l'intérêt direct du corps social qui la produit ?

b. Notion de juste milieu

Depuis Aristote, on parle du juste milieu à propos, non nécessairement d'une position situé à égale distance ou au milieu de deux extrême, mais d' « un

équilibre entre deux extrêmes » fâcheux d'une position intermédiaire, optimale qui évite aussi l'excès que le défaut, et qui définit non une position médiocre, moyenne, mais une position excellente, parfaite, optimale. Ainsi, chez Aristote, le courage, qui est la meilleure conduite possible entre la témérité qui est l'excès de courage et la lâcheté, qui est le défaut de courage, mais il en a un sens plus proche de la témérité que la lâcheté.

L'idée du « juste milieu » a été pour la première fois exprimée par Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque*. Ainsi, il démontre que chaque vertu possède la perfection qu'elle produit et fournit mieux les résultats attendus. C'est dans cette logique que Aristote affirme « *La vertu de l'oeil fait que l'oeil est bon, et qu'il accomplit comme il faut sa fonction ; car c'est grâce à la vertu de l'oeil que l'on voit bien* [4]». C'est par la vertu de l'oeil que nous voyons distinctement. Or l'égal est l'intermédiaire entre l'excès et le défaut. D'autre part, j'appelle disposition intermédiaire dans une grandeur ce qui se trouve également éloigné des deux extrêmes, ce qui est identique partout.

Par rapport à nous, on appelle mesure ce qui ne comporte pas d'exagération, ni défaut. Or dans notre cas cette mesure n'est ni unique ni partout identique. Par exemple, soit la dizaine quantité trop élevée, et deux quantité trop faible. Six sera le nombre moyen par rapport à la somme, parce que six dépasse deux de quatre unités et reste d'autant inférieur à dix. C'est dans cette optique que Aristote affirme : « *Ce n'est pas une raison pour que le médecin prescrit à tout le monde de manger six livres de nourriture* ».[5] Telle est la moyenne selon la proportion arithmétique. Mais il ne faut pas envisager les choses de cette façon par rapport à nous. Ne concluons pas du fait que dix mines de nourriture constituent une forte ration et deux mines une faible ration, que le maître de gymnastique prescrira six à tous les athlètes. Car une semblable ration peut être,

[4] Aristote, thique à Nicomaque, Paris, PUF, 1990, p.89.
[5] Ibid., p. 71.

selon le client excessif ou insuffisant. Ainsi, tout homme averti fuit l'excès et le défaut recherche la bonne moyenne et lui donne la préférence, moyenne établie non relativement à l'objet, mais par rapport à nous. De même toute connaissance remplit bien son office, à condition d'avoir les yeux sur, une injuste moyenne et de s'y référer pour ses actes. C'est ce qui fait qu'on dit généralement de tout ouvrage convenablement exécuté qu'on ne peut rien lui enlever, ni rien lui ajouter, toute addition et toute suppression ne pourront que lui enlever de sa perfection et cet équilibre moyen le conservant.

Ainsi encore les bons ouvriers ouvrent toujours les yeux fixés sur cet équilibre. Je parle de la vertu morale qui a rapport avec les passions et les actions humaines lesquelles comportent l'excès, défaut et sage moyenne. Par exemple, les sentiments d'effroi, d'assurance, de désir, de colère, de pitié, enfin de plaisir ou de peine peuvent nous affecter trop ou trop peu, et d'une manière défectueuse dans les deux cas. Mais si nous éprouvons ces sentiments au moment opportun, pour des motifs satisfaisants, à l'endroit des gens qui les méritent, pour des fins et dans des conditions convenables, nous demeurerons dans une excellence moyenne, et c'est le propre de la vertu : de la même manière on trouve dans les actions excès, défaut, et juste moyenne. Ainsi donc la vertu se rapport aux actions comme aux passions. Là, excès est une faute et le manque provoque le blâme.

En revanche, la juste moyenne obtient des éloges et le succès, le double résultat propre à la vertu. La vertu est donc une sorte de moyenne puisque le but qu'elle se propose est un équilibre entre deux extrêmes. Ajoutons que nos faute peuvent présenter mille forme, en revanche il n'y a qu'une façon de réaliser le bien c'est pourquoi il est facile de manquer le but et difficile de l'atteindre. Toutes raisons qui font que l'excès et le défaut dénoncent le vice tandis que le juste moyen caractérise la vertu. La vertu est donc une disposition acquise volontaire constante par rapport à nous dans la mesure, définie par raison

conformément à la conduite d'un homme réfléchi. Elle tient le juste moyen entre deux extrémités fâcheuses, l'une par l'excès, l'autre par défaut.

1-2- Brève présentation de L'Éthique à Nicomaque d'Aristote

a- Les grandes articulations de l'ouvrage

L'Éthique à Nicomaque débute sur la question de savoir quel est le sens de la vie humaine. Le but final, c'est le bonheur .Mais qu'est-ce que le bonheur ? Toute l'oeuvre est tentative pour donner la définition .Aristote étudie les vertus morale et les vertus intellectuelles livre II, IV, VI, qui sont les activités les plus excellentes pour un être humain et donc celles qui ont apporté les bonheurs. Outre l'étude des vertus morales et des vertus intellectuelles, Aristote étudie les concepts de consentement, décision et responsabilité livre III .En effet, la vertu morale met en jeu la faculté délibérer sur les moyens atteindre la fin indiquée. Faculté qui, quand elle est excellente, se nomme prudence ou sagacité .Aristote étudie également les plaisir livre VII et X, car pour la majorité des gens, le bonheur se définit comme l'accumulation de jouissances matérielles. L'amitié est abordée dans livres VIII et IX car les hommes vertueux c'est-à-dire ceux qui réalisent de façon excellent leur nature rationnelle, sont aimés et aiment les hommes vertueux. L'amitié entre donc dans le bonheur à condition d'être une amitié vertueuse.

Ce qui peut surprendre, c'est le lien qu'Aristote fait entre l'éthique et la politique, non seulement dès les premières lignes et dans les dernières pages, mais aussi tout au long de son étude. Ceci, s'explique parce que les lois prescrivent toutes les actions pour être courageux, tempérant, bref pour être vertueux .La justice est la vertu finale humaine, car elle prend en compte autrui, à la différence de la vertu finale divine, la sagesse. Le législateur est donc un connaisseur de la vertu humaine et a donc pour but le bonheur .Or pour nous aujourd'hui, l'Etat se borne à donner les conditions matérielles du bonheur, et l'individu en dispose à sa guise. Ce n'est pas à l'Etat de nous rendre heureux.

Le corpus aristotélicien comprend traditionnellement trois ensembles consacrés à la philosophie morale : *l'Éthique à Nicomaque, L'Éthique à Eudème* et *La Grande Morale*, ou *Grands Livres d'Éthique*, dont l'attribution à Aristote (385env.-322 env). La composition de *L'Éthique à Nicomaque* présente l'allure, même reconstituée, d'une ascension : elle suit une haute progression par les vertus morales et dianoétiques, ou ce qui les fortifie (livres II-IX), vers l'objet final de l'éthique, défini au livre I, et étudié au livre X, le bien- vivre. La cohésion tient à ce genre de justice, même si la réciprocité veut qu'on rende en proportion et non selon le principe d'égalité.

L'objectif d'Aristote est de conduire le lecteur ou l'auditeur des leçons de *L'Éthique à Nicomaque* à la réalisation de la fin de toute vie humaine : le bonheur. Nicomaque pour se rendre compte qu'elle est une oeuvre sévère, à texture serrée, et qu'elle n'a rien de commun avec ce qu'on entend fréquemment par « ouvrage de morale », c'est-à-dire un recueil de remarques banales sur la vertu ou le bonheur. Série de réponse à des questions posées. Le corpus aristotélicien comprend traditionnellement trois ensembles consacrés à la philosophie morale : *L'Éthique à Nicomaque*, *L'Éthique à Eudème* et *La Grande Morale*, ou *Grands Livres d'Éthique*, dont l'attribution à Aristote (385 env.-322 env.). Cette nouvelle traduction dégage clairement la structure et l'articulation du texte d'Aristote. Mais contrairement à l'Éthique de Spinoza, connue par le nom de son auteur, chez Aristote, le titre de l'ouvrage est donné par le destinataire. On ne peut lire ou relire *L'Éthique à Nicomaque* sans éprouver combien la réponse à cette question entraîne le philosophe à la découverte de l'homme lui-même, en qui, selon Aristote, s'unissent mystérieusement la bête et le dieu.

b- Le résumé de l'œuvre

L'Éthique à Nicomaque est un ouvrage qui traite de la politique et de l'économie. Il est, avec *L'Éthique à Eudème* et *La grande Morale* l'un des trois principaux livres exposant la philosophie morale d'Aristote. Ce dernier se

propose ici de rechercher le sens ultime de la vie humaine, le souverain bien, c'est-à-dire le bonheur. Cette interrogation le pousse à s'interroger sur le genre de vie et de conduites et plus susceptible de rendre heureux. La réflexion éthique appartient à la science politique qui a pour objet la vertu. La quête de la facilité individuelle l'invite ainsi à exposer les ressorts de l'amitié, de la justice, et plus globalement d'une vie, vertueuse ancrée dans la collectivité.

Dans *l'Éthique à Nicomaque*, Aristote définit la vertu comme une disposition acquise volontairement consistant par rapport à la conduite d'un homme réfléchie. Puis Aristote se concentre sur l'importance d'adopter un comportement continuellement vertueux grâce à l'habitude de la pratique d'actes de ces genres. *L'Ethique à Nicomaque* souligne des circonstances de l'action morale. Les situations étant particulières et contingentes dans le monde sublunaire, l'homme doit acquérir la vertu de *Phronésis* afin de nous aiguiller, de nous adapter au moyen de règles générales et non universelle. Aristote affirme que le bonheur qui se définit comme une activité conforme à la vertu est la fin de la vie. Ainsi, l'homme bon est celui qui réalise correctement sa fonction naturelle, qui est d'exercer véritablement un être humaine grâce à un art spécifique, c'est-à-dire de développer ce qui est en moi fait qu'on peut me reconnaitre comme faisant partie de la communauté des êtres humains. Or, la vertu est ce qui définit l'homme en tant qu'homme et non entant que charpentier musicien.

Toute recherche et toute action, toute science et tout art tend vers son bien propre. Le bien est donc une fin, et comme il y a différentes actions ou recherches, il y a différentes fins. Par exemple, la santé est la fin de la médecine et la victoire la fin de la stratégie. Il existe une hiérarchie des sciences : les sciences particulières sont subordonnées à une science maîtresse (ou architectonique). Par exemple, les sciences des chevaux et des armes sont subordonnées à la science militaire. De même, il y a une hiérarchie des fins : certaines visent d'autres fins, qui visent à leur tour d'autres fins, etc. Mais il doit

y avoir une fin suprême car sinon on se perdrait dans l'infini et nos tendances se videraient de leur contenu et deviendraient sans effet. Puisque le bien est une fin, la fin suprême est le bien suprême. Si nous parvenons à saisir ce qu'il est, nous saurons ce qu'il convient de faire. Deux questions apparaissent alors : de quelle nature est ce bien ? Et de quelle science relève-t-il ? Pour Aristote, il relève de la science politique, qui est la science souveraine, puisqu'elle organise toutes les autres, du fait qu'elle détermine quelles seront les sciences qui seront apprises dans la Cité. Le politique ne légifère-t-il pas sur la fin à poursuivre par l'Etat ? Or le bien de l'Etat est supérieur au bien individuel de chaque citoyen : le bien certes est désirable quand il intéresse un individu pris à part, mais son caractère est plus beau et plus divin quand il s'applique à un peuple et à des Etats entiers. La science qui a pour objet d'étudier le bien suprême est donc bien la politique. Et Aristote présente *l'Ethique à Nicomaque* comme un traité de politique.

Cette science n'est pourtant pas caractérisée par un degré de certitude absolu. En effet, il faut se rendre compte qu'on ne trouve pas dans les différentes disciplines le même degré de précision : Le beau et le juste comportent des divergences d'interprétation très vastes et susceptibles d'erreurs qu'ils ne paraissent avoir d'être que par la loi et non par un effet de la nature. Aristote prend l'exemple de la richesse, pour montrer l'ampleur de telles divergences : la richesse peut sauver la vie d'un homme, mais peut aussi provoquer la mort d'un autre. Ce type de situation rend très problématique la formulation de vérités absolues. On se contentera donc de vérités générales, valides dans la plupart des cas : quand on ne parle que de faits et de conséquences générales, les conclusions ne peuvent être que générales. Savoir identifier le degré de précision attendu d'une science est le signe d'un homme raffiné.

Chapitre 2: La notion du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque*

2-1 Caractéristiques du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque*

a-La sagesse et prudence

La notion de la sagesse est unique, voire universelle, rappelons néanmoins que toute sagesse s'exprime dans une forme particulière, soit par attitude, soit par doctrine. De la période hellénistique, l'Europe avait hérité une pléiade de sagesse: stoïcisme, platonisme, épicurisme, hédonisme, scepticisme. En outre ces sagesses pouvaient s'hybrider au contact des religions. Quelques fois, elles ne demeuraient plus qu'en tant qu'attitude intellectuelles. Il n'empêche qu'elles étaient toutes issues du même trône, du refus de la mesure.

L'étude historique des sagesses laissent apparaitre un fond commun : le « *connais-toi : toi-même* » temples de Delphes invitait à approfondir l'humanité de l'homme et à saisir les limites de sa condition. La maxime attribuée selon lui n'a rien de trop, voilà d'où procèdent que toutes les formes du bien est une formule qui résume bien la nécessité grecque de la mesure. Elle transcende la plus part des différentes sagesses anciennes et trouve elle-même écho-unificateur dans d'autres cultures, par exemple, en chine, l'équilibre : « Zhong yoony » comme juste mesure placé au centre de la pensée de Confucius est aussi important dans la pensée taoïste d'une Laozi et d'un Zhangzi, quel que soit par ailleurs les grandes différences politiques et morales entre ces courants. La définition, la synthèse, la méditation les plus poussées de cette juste mesure, nous la devons aux réflexions d'Aristote sur « *Sophia* » (sagesse) et la *«Phronésie»*.

Ce dernier terme est traduit traditionnellement par « prudence » mais « sagesse pratique » ou « intelligence éthique » s'appliqueraient à lui avec une égale pertinence. Nul mieux, qu'Aristote n'a montré que la juste mesure de la prudence ne pouvait être réduite paresseusement au juste milieu arithmétique, à médiocre calcul répétitif, à une recette infaillible.

Avant de suivre Aristote dans le détail, nous devons considérer pour quoi ; alors que la juste mesure est aussi valable pour la sagesse que la prudence, c'est la prudence que Aristote a mis au coeur de l'éthique et la jonction de l'éthique et de la politique. Cet accent sur la prudence s'explique aisément si l'on veut bien observer ce qui sépare toujours sagesse et prudence, indépendamment de l'époque de la culture, de la langue, plus que la prudence, la sagesse est savoir attitude, comportement compacts plus que la prudence, elle sous-entend une forme du bonheur et de contemplation plus que la prudence c'est une affaire personnelle. On ne peut être sage à la place de quelqu'un d'autre. De même qu'on ne peut être heureux par un autre. En revanche, quand cette sagesse ou cette efficacité prend une dimension collective et peut toucher quelqu'un sans que sa volonté ne soit en cause ni même qu'il en soit conscient, alors elle est un effet de prudence : le pilote qui évite les risques de naufrage à ses passagers les fait bénéficier de sa prudence. Probablement peut-on parler de sagesse en ce qui le concerne, mais certainement pas du point de vue de passagers. Le fait de s'embarque avec lui ne relève pas de particulier. On comprend mieux, l'importance accordée par Aristote à la prudence, si l'on voit en quoi elle est une vertu collective et transférable beaucoup plus qu'on ne peut être la sagesse.

Nous devons même aller plus loin ; la prudence est souvent requise pour aller l'absence de sagesse. C'est vrai au sens individuel qu'on refuse prudemment de confier un instrument ou une mission à quelqu'un qui ne possède pas la sagesse nécessaire à leur emploi. Mais, c'est encore plus vrai en matière de gouvernement et de loi .La prudence compense alors l'absence de sagesse générale. Un peuple sage n'aurait pas besoins de lois écrites ni de gouvernant faisant usage de la force.

Plus que la sagesse, la prudence concerne le lien collectif entre l'Ethique et politique. Elle vise ce qui est bon pour soi-même et pour l'homme en générale. Au fond, nous ne sommes pas très loin de l'universalité morale souhaité par Kant de l'universalité cohérente et infinie de toute action qui

caractérise l'action morale, mais Aristote reste beaucoup plus souple en un sens plus subtile, que son lointain successeur. Car, rappelle Aristote, si le principe est simple et claire son contenu dans chaque situation est difficile à discerner .Ce discernement nécessaire consiste à prendre la mesure des choses, non pas à appliquer une recette préfabriquée. La modération habituelle doit parfois être audacieuse se placer à l'extrême, s'il le faut. Comme le souligne le début de *l'Ethique à Nicomaque*, nous sommes dans le domaine de l'approximatif au contraire des démonstrations mathématiques, Aristote ne croyait pas à la possibilité de conjuguer la prudence de la décision et la rigueur de déductions mathématique.

La technoscience d'aujourd'hui poursuit parfois ce rêve qui d'une certaine manière est ce qui la légitime. Or qu'est-ce que la prudence ? Ce qui fait l'homme prudent. Autrement dit des hommes capables de délibérer et de juger comme il ne convient sur les choses qui lui peuvent être bonnes et utiles non pas à quelque égards particulière comme la santé et la rigueur du corps, mais doivent en générale contribuer à la vertu, au bonheur. Qu'est-ce qu'un homme prudent ? Celui qui fait preuve de prudence. C'est dans ce sens qu'Aristote, affirme qu'on peut dire en : *« Un seul mot que l'homme est en générale l'homme qui sait délibérer* »[6]. C'est dans ce cercle de la prudence contingence que se déroule l'approximation.

Les seules données disponibles seront donc l'expérience personnelle et l'expérience collective. C'est pourquoi pour définir la prudence, Aristote, ne s'aventure même pas à la saisir comme dans le cas des vertus morales en tant que intermédiaire entre deux excès de sens contraire le courage, vertu morale, se tient entre la lâcheté et la témérité. Mais la prudence n'est pas lisibles entre deux excès loin d'être une vertu morale, elle serait plutôt l'usage des vertus morales. Etre courageux avec sagesse et prudence, c'est n'être jamais lâche ni téméraire, mais accepter de le paraitre à certains. Plus encore, c'est être capable de

[6] Ibid., p. 244.

distinguer dans chaque cas ce qui est lâcheté, ce qui est témérité. La tâche est épineuse et décisive. A la fois vertu et concept, on peut dire que la prudence aristotélicienne est intelligence nécessaire à toute vertu dès qu'il est question d'agir ainsi que la vertu nécessaire à toute intelligence dès qu'il est question de juger. Dans cette complexité, il est possible de distinguer la prudence politique, prudence Ethique et prudence intellectuelle, mais certainement pas de les séparer. En termes, modernes nous dirons que la prudence aristotélicienne est le contrôle éthique des moyens par les fins, par les moyens. Tous doivent être moraux efficaces, humaines. Dans cette mesure Aristote est plus proche de Confucius qui mettait le « sens de l'humain » au centre de toute acte éthique ne l'est de la science du bien morale que son maitre Platon prétendait atteindre. Ainsi, s'éclaire a posteriori la démesure de nombreuse politique modernes qui ont employé des moyens évidemment immoraux (violant meurtre) à des fins peut être morales dans l'intention ou encore ont employé des apparences des moyens moraux, le sens de l'honneur, de la solidarité en vue de fin immorales, la supériorité raciale, l'élimination de faible l'empire mondiale.

L'artificialisme, l'utilitarisme, la technoscience en courent aussi cette critique de type aristotélicienne venu du passé en opposent le bonheur qui ne relève pourtant que de la sagesse et non de la prudence en pratiquant des calculs empiriques et logiques sur des matières qui s'y prêtent mal et, surtout, en renonçant à la sagesse au profit, non pas de la prudence, ce qui serait déjà contestable, mais de la précaution qui est une forme très restreinte et limite de la prudence.

b. La tempérance et la modération

La modération, c'est la maitrise de soi à l'égard d'autrui et des situations de tentation, de provocation, vertu tourner vers le genre des cas de consciences, une casuistique de résistance pensant vers des excès que portent tant humain de refus des occurrences qui peuvent entrainer d'explosion de force négatives

comme l'évitement d'une situation risquant d'entrainer de la violence sous l'effet d'une colère juste. La posture modéré invoque l'art mentale de la transcendance des pièges qui peuvent faire chuter un homme hors des principes forts de sobriété et justice, c'est une vertu de sois en rapport à la vérité, c'est la modération qui me guide et me faire refuser une plaisante invitation féminine venant d'une jolie mariée afin de minimiser le risque de tentation à l'adultère. La tempérance en cette occurrence est l'être mort, même si elle est ce qui m'aide à faire la sexualité avec mesure, car elle ne discerne pas la portée relationnelle, la modération me commande donc à renoncer à la jouissance immorales ou aux plaisirs potentiellement douloureux ou injustes dans leurs retombée. C'est pourquoi Aristote affirme *« l'homme tempérant agit par décisions réfléchie ».*[7]

Un vrai modéré politique au pouvoir mènera le combat du bien collectif sens complaisance, pour ne pas céder aux ennemies de la justices, aux puissantes prédateurs et idéologiques de la finance toute fois en sa modération serine pèsera et soupèsera l'impact de ses décisions sans jamais tenter sauf par erreur humaine contingente, rien d'inconsidéré par orgueil abusif qui pourrait faire mal à ses gouvernés. Même au combat, les armes à la main, le modéré sait attaquer en mesurant quand et comment pour éviter autant que possible tout abus. Le modéré est l'ennemie, des excentriques qui frappent aveuglement dans leur délire de faux héros ou de délirante forme d'un prétendu justice de discernement.

Les mots tempérance et modérations sont deux mots proches, synonymes à tel point que leur définition semble circulaires dans la définition qui suit la tempérance inclue l'idée de modération, à la fois lorsqu'elle est considéré comme une vertu, elle est alors une vertu morale qui règle, qui modère les passions et les désirs particulières, les désirs sexuels et comme une attitude ou un comportement, elle désignes alors la sobriété, l'usage modéré se refaire aussi à la tempérance puisqu'elle désigne cette qualité d'une personne qui s'est

[7] Ibid.,p.113

modéré en toute chose qui garde une sage mesure dans ses opinions, dans ses actes sachant que se modéré signifie diminuer tempérer, rendre moins instance ou moins violent ; tenir ou ramener dans des justes limites

Compte tenu de ses recouvrements de sens, nous utiliserons le mot « tempérance » pour designer la maitrises de soi dans le domaine de désir et des plaisirs qui leurs sont associés. Pour Aristote, elle résulte de la disposition psychologique à se tenir éloigné non seulement de tout excès mais aussi de tout défaut car la vertu morale vise le moyen au sens des moyens ou, mieux encore, du juste milieu entre le défaut et l'excès. S'agissant de la tempérance Aristote remarque qu'en matière de plaisir les êtres humains tentent à s'orienter vers l'excès que vers le défaut. C'est pourquoi il dit qu' *« il n y a pas beaucoup des gens qui pèchent par défaut du côté des plaisirs »*[8] ; observe-t-il avec malice ? Mais la tempérance ne vise pas seulement à éviter l'excès dans la recherche de plaisir : elle vise aussi le juste milieu entre deux extrêmes ou vise à savoir l'insensibilité à quelque plaisirs que ce soit le défaut de tempérance, et l'excès dans la recherche de plaisirs, c'est-à-dire le dérèglement ou dans les domaines de plaisir sensuels, la débauche l'excès de tempérance.

La tempérance quant-à-elle est la centrale de soi pour soi-même dans le manger, le boire, l'utilisation des facultés à assurer et orienter avec sagesse selon la juste mesure sans la demeure qui tournerait au contraire de leur essence et finalité consistant en l'accomplissement par le bien global de l'homme. Un tempérant très intellectuellement doué, mettra sa grande intelligence au service de l'avancement de l'humain, et jamais ne l'utilisera au profit de certaines institution monstrueuses très payantes qui dévorent l'humanité même si le service, l'enrichirait et serait approuvé par l'aliénation des masses, parfois aliénées méchant et sans compréhension qu'il ménage en refusant d'être complice des puissants prédateurs. La tempérance est donc le bon usage modéré des choses et plaisir du monde, c'est une vertu tournée vers l'ipséité. Un

[8] Idem.

tempérant sait que si le sport est excellent pour le corps son excès peut provoquer la mort. Ainsi le tempérant est un évaluateur qualitatif de la liberté et des jouissances dans la conduites en vers soi, alors que le modéré est l'homme de la juste mesuration appliquée des bonnes choses pour qu'elle restant bonne sans déviance gardant leur quiddité et finalité.

Modération et tempérance ne sont pas des statistiques mais des conquêtes permanentes selon la dynamique de l'effort par un travail incessant de soi-même. Les deux deviennent le couple de la sagesse propre à l'homme en quête de maitrise de soi. Un combat de tous les jours. L'homme étant l'être des extrêmes il lui faut par une discipline de transcender et convertir en forces d'équilibres et puissances du bien ses tendances aux débordement pour son propre accomplissement onthologique sans pourtant cesser de faire des choix sans laxisme que ceux d'enfance trouveront d'extrême par ce qu' envers et contre les extrêmes du mauvais qui sévissent.

La modération agit jusqu'à l'extrême du bien qu'il s'efforce de faire triompher dans le rapport à autrui, alors que le tempérant est l'arbitre impossible de soi, un homme sans complaisance avec ses propres penchant mauvais qu'il apprend à transcender et réduire autant que possible au silence. Un modéré tempérant, père manifeste son amour paternel avec force sans toutefois jamais transiger sur les principes du bien même pour plaire à ses biens – aimées ; le vrai modéré est donc aussi tempérant, c'est un homme qui se reconnait auto-constructeur et qui sait que tous les attributs, ces traits spéciales de l' humanités, toutes les facultés, caractères individuels des humains, sont des dons ontologiques de Dieux à l'homme pour la juste orientation de soi vers l'accomplissement global, spirituel et temporel. Modération et tempérance sont des mises en silence de nos faiblesses par l'affirmation volitive intransigeante du devoir du dépassement permanant et de projection de notre être vers l'idéal du bien à poursuivre avec fidélité. L'idéal du bien à poursuivre avec fidélité constitue la boussole et la motivation du modéré tempérant ce coureur toujours

en route vers ses confins d'humanisations. Car la tempérance est le dépassement de l'énergie animale canalisée vers les hauteurs idéales et mélioratives qui humanise l'animal humaine, le rendre à l'effectivité de ses prétentions humaines sa vocations humaines ou il peut modérer ses actes sans jamais abdiquer les sommets et le bien qu'il se fixe.

Le tempérant, s'il sait modéré ses ardeurs pulsionnelles en certaines circonstance, il multiplie sa détermination immodéré pour le juste et le véritable de sa volonté explosive d'énergie ne fait que décupler pour la conquête du soi et son authentique manifestation humaine à travers sa gansée action, un mode si souvent deshumanisant.

2.2 .Valeurs morales du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque d'Aristote*

a. La recherche du Souverain Bien.

Dans le livre 1 de *L'Éthique à Nicomaque* Aristote commence à démontrer le bien comme ce à quoi toutes choses tendent .Il est donc, pour chaque chose, sa fin. Toutes les fins cependant ne sont pas équivalents il faut distinguer entre elles celles qui sont recherchées par elle-même et celles qui le sont en vue d'autre chose, et reconnaitre que les premières sont naturellement supérieur au secondes. La question devient alors de savoir s'il existe pour l'homme une fin qui soit recherché pour elle-même ; car il est claire que cette fin-là ne saurait être que le souverain bien .Sur le nom d'une telle fin écrit Aristote *« la plus part des hommes sont d'accord »*[9]. C'est le bonheur. Mais, sur la nature du bonheur, on ne s'entend plus. Certaines font consister le bonheur dans le plaisir d'autre dans la richesse, d'autre dans l'honneur et d'autre encore dans la vertu conçu comme une disposition naturelle de l'âme ou du corps. D'où la nécessite de montrer d'abord l'insuffisant de cette conception. Il en résulte que ces fins sont

[9] Idem.

en parfait et se suffit à elle-même. C'est à dire que cette fin ne l'est pas pour telle ou telle de nos entreprises à tel ou tel moment de notre vie entière. Il faudrait, dire mieux encore en inversent la perspective, que, c'est ce qui rend la vie désirable et ne laisse subsisté en elle au qu'un manque. Une vie heureuse c'est une vie accomplie, et, précise Aristote une vie accomplie jusqu'à son terme, « *car une seul hirondelle ne fait pas le printemps non plus un seul jour*»[10]. Et ainsi le bonheur n'est pas avantage l'oeuvre d'une seul journée ni d'un bref espace du temps. La question devient donc à ce point : qu'est ce qui peut faire de la vie humaine une vie accomplie ?

Remarquons que cette notion d'accomplissement faire consister le bonheur non dans un état mais dans une activité : le bonheur n'appartient à ceux qui passent leur vie à dormir ou qui mènent une vie de végétaux. L'activité qui distingue l'homme des autres vivants et qui n'est autre que l'activité rationnelle. Or cette activité est aussi celle qui caractérise l'homme vertueux que l'homme peut opposer ici à l'homme paresseux. Mais aussi à celui qui s'abandonne à ses passions. C'est pour quoi Aristote écrit juste après que*« le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme conforme à la vertu »*[11]. Le lien du bonheur et de vertu est affirmé contre l'idée que le bonheur dépendrait de la fortune.

Il montre l'importance dans la doctrine Aristotélicienne du souverain bien, de l'action même si celle-ci est finalement subordonnée à la contemplation. Il y a une théologie de l'action que la vertu ajuste à la théologie de la nature, dont l'expression en nous est le désire de vie bonne. Le souverain bien est ce que l'on désire par-dessus de tout, il est une fin qui vaut par elle-même et non un moyen pour atteindre autre chose. Aristote le définissait ainsi *« si donc il n'y a de nos activités, quelques faits que nous souhaitons par elle-même et les autres seulement à cause d' elle, et si nous choisissons par indéfiniment une chose en vue d'une autre, il est claire que cette fin se saurait être que le bien, le*

[10] Ibid., p.53
[11] Idem

souverain bien »[12]. Selon cette définition, le Souverain Bien présenterait un caractère d'absolue : il satisfait un désir qui ne demande rien que lui-même c'est le point de concentration de tous nos actes. Toutes nos actions concourent à sa réalisation, en tant que fin qui ne sont que de moyens de l'atteindre. Ainsi, le souverain bien est ce qui nous guide, nous pousse à agir dans telle ou telle direction. Il est le fondement d'une façon de se comporter d'une Ethique. Il commande en quelque sorte ce que nous avons à faire.

Le bien dans chaque genre de choses est la fin en vue de la quelle ; pour Aristote le bonheur « *est la fin dernière de tous les actes de l'homme »*[13] dans sa pensée le bien se montre selon les différents genres d'activités, les différentes arts : *« Qu'est-ce que donc le bien dans chacun d'eux n'est-ce pas la chose en vue de la quelle se fait tout le reste. Dans la médecine par exemple, c'est la santé dans la stratégie c'est la victoire »*[14]. Aristote définit le bien propre de l'homme comme étant l'activité de l'âme dirigé vers la vertu. La fonction propre de l'homme serait l'acte de l'âme conforme à la raison. Si l'oeuvre d'un musicien est de faire de la musique Aristote estime que l'oeuvre d'un bon musicien sera de faire de la bonne musique.

L'homme doit donc s'attacher à produire une activité de l'âme dirigée vers la vertu, cela devant être une condition durant une vie entière et complète. *« Car une seule hirondelle ne fait pas le printemps, non plus qu'un seul beau jour et l'on ne peut pas dire d'avantage qu'un seul jour de bonheur ni même que quelque temps de bonheur suffisse pour faire un homme de bonheur et fortuné »*. Aristote rappelle l'inscription de déloge : *« Le juste est le plus beau ; la santé, le meilleur* »[15] le virus du COVID 19 met à l'épreuve la santé qui est le meilleurs mais aussi sens doute le juste qui est le plus beau.

[12] Idem.
[13] Ibid. p.35.
[14] Ibid. p.49.
[15] Ibid., p.29

En effet, le confinement du pays, décide un soir de télévision par le président de la république, après tant d'autre pays sans que le mot fut dit pour autant, puis la loi dirigeante sanitaire telle qu'elle a été voté le 23 mars deux mille vingt par le parlement et les ordonnances de mars constitue- t- il un bien pour le juste ainsi qu'un bien pour la santé ? Un bien, ou un accessoire, au sens d'Aristote, c'est-à-dire un moyen de parvenir au bien sachant donc que *« dans toute action, dans toute détermination morale, le bien est la fin même qu'on poursuit, et c'est toujours en vue de cette fin que l'on fait constamment tout le reste »*[16]

Le bien de la médecine c'est la santé. Par conséquent le confinement n'est évidemment pas finalité de cet art, mais un moyen, un accessoire. Un moyen de ralentir la pandémie et d'améliorer la gestion des soins en urgence, un moyen de régulation, un moyen présenter comme efficace, et toute évidence, un moyen qui s'emble effectivement être de nature à aider la médecine à parvenir à son bien. En effet, la suppression des interactions humaines conduite à la diminution de la contagion voir en théorie à sa suppression du moment que la propagation du COVID 19 s'effectue comme il est expliqué.

A priori le confinement d'un pays ne serait donc pas, selon les principes de *L'Éthique à Nicomaque*, un moyen qui, en soi, viendrait éventuellement même à la marge s'opposer à la finalité de la médecine, au bien qu'elle poursuit : la santé. Il n'y aurait aucune contradiction ; sur un plan éthique entre l'art de la médecine et le moyen de confinement. Toutefois, si le confinement peut être dans l'art de la médecine un moyen technique de ralentir la propagation d'une pandémie ce même art qui doit s'occuper du corps entier, se souciera également tôt ou tard des conséquences pour le corps et l'âme des habitée d'une société d'un tel confinement drastique. Ainsi, un médecin peut-il estimer en même temps que le confinement peut nécessairement avoir les conséquences qui ne visent le bien de la médecine (la santé) qu'il a des conséquences négatives

[16] Ibid.,p.49

immédiates et déférées de beau corps que la santé du corps en son ensemble peut en souffrir que l'âme s'en trouve troubler, que la raison égarer qui sait . Toutefois, viendra ici immédiatement se superposer le concept d'urgence qui évidement inscrit dans la loi du mars portant précisément ce nom pour signifier une hypothèse une situation concrète momentanée qui nous presse ou la question de l'Ethique n'aurait pas à se poser dans la condition, ni avec les mêmes exigences qu'en période normale.

b. La probité intellectuelle

Aristote, en définissant la vertu ou vertu éthique comme courage générosité et tempérance au livre II de *L'Éthique à Nicomaque*, commence par montrer à quel genre elle appartient, en éliminant les genres concurrents. Elle n'est ni une affection ou passion, ni une faculté ou puissance, mais une hexis. C'est-à-dire un état habituel qui constitue à la fois une disposition acquise et, comme nous le verrons une inclination. La vertu éthique sera donc une hexis permettant d'agir de manière courageuse, ou encore tempérante.

Pour spécifier ensuite le type d'hexis auquel appartient la vertu éthique, il précise qu'il s'agit d'une expression que je rendrai ici par « inclination à décider ». *« La vertu est une habitude, un mode d'être qui dirige notre décision réfléchie consistant dans ce milieu qui est relatif à nous, et qui est réglé par la raison comme le règlerait l'homme prudent ».*[17] C'est outre un juste milieu entre deux vices, l'un par excès et l'autre par défaut et les autres en excès par rapport à ce qui doit être, dans le domaine des affections et dans celui des actions, lorsque la vertu trouve et choisit le milieu. C'est pourquoi, selon la substance, c'est-à-dire selon l'énonciation de ce qui fait son essence même, la vertu est un juste milieu, bien que selon le meilleur et le convenable ce soit un sommet.

[17] Ibid.,p.93

L'interprétation de l'expression comme ce texte le laisse déjà penser, recouvre des enjeux fondamentaux de l'éthique aristotélicienne. La formule se donne incontestablement pour une définition de la vertu éthique comme l'indique clairement la précision selon la substance c'est-à-dire selon l'énonciation de ce qui se fait son essence même . Or telle qu'elle se présente ici, cette définition se relie directement à la vertu éthique, par le biais de l'invocation du *phronimos*, à une vertu intellectuelle ou dianoétique, la prudence ou sagesse pratique, qui, comme on le sait, représente l'excellence en matière de délibération.

L'expression est donc en elle-même, une voie d'entrée dans le débat sur l'intellectualisme moral supposé de l'éthique aristotélicienne ou, en des termes moins abstraits, sur la part que prennent les opérations proprement intellectuelles qu'elles relèvent de la science ou du calcul pratique dans les actions moralement significative. Si la vertu éthique implique par elle-même la *proairesis*, voire la phronésie cela signifie qu'elle est déjà intellectuelle en quelque manière, et qu'elle n'est pas intégralement assimilable à une disposition non rationnelle ou à un pur sentiment moral. Je voudrais montrer dans ce qui suit que cette expression, prise dans son contexte d'énonciation, invite en réalité à dépasser l'opposition entre une interprétation strictement intellectualiste de la psychologie morale d'Aristote et la lecture alternative que, par commandité, j'appellerai sentimentale.

Partons toutefois du clivage exégétique. La formule reflète en effet les raisons objectives de l'opposition entre la lecture intellectualiste et l'éthique d'Aristote et les interprétations qui soulignent à l'inverse sa dimension intuitive, sentimentale ou empirique. Selon ces dernière, la vertu éthique, parce qu'elle oriente le désire de manière irréfléchi et spontanée et non par un calcul, dépendant de la partie rationnelle de l'âme vers une fin bonne, serait une sort de refuge du sentiment, part proprement émotionnelle de la détermination morale.

Prudence, la vertu intellectuelle par laquelle nous délibérons sur les moyens envie d'atteindre, les fins droites, bien qu'elle aussi se définit par position à une rationalité, plus accomplit et s'opposé ainsi à la foi science et à la Sophia, sagesse proprement théorique serait toute, le versant le plus intellectuelle de la doctrine aristotélicienne de l'action. La distinction entre vertu, éthique et prudence est généralement reconnue comme allant de soi et elle est bien attestée par les textes.

En premier lieu, elle se fonde sur les éléments de psychologie morale qui nous donne les traits éthique et qui distribues les types de vertu selon les facultés de l'âme : « la faculté » qui possède de la raison sera double également. Il y aura d'un côté ce qui la possède éminemment en soi même, de l'autre ce qui la possède en obéissant comme on obéit à son père. Or la vertu elle aussi se définit selon cette différence. Nous disons en effet, que certains sont de la vertu intellectuelle et les autres des caractères. La sagesse théorique, la capacité de compréhension et la prudence sont des vertus intellectuelles, tandis que la libéralité et la tempérance sont des vertus de caractère. En partant, en effet du caractère de quelqu'un, nous ne disons pas qu'il est sage ou capable de comprendre, mais qu'il est doux où tempérant. Toutefois nous lierons aussi le sage par son inclination, et les inclinations qui appellent les louanges nous les appelons vertus.

L'ouverture du livre II de l'*Ethique à Nicomaque* , de plus, distingue clairement les vertus éthique des vertus intellectuelles à la fois par références aux facultés de l'âme et en fonction de leur mode d'acquisition respective : « *Il est établit que la vertu est double, vertu intellectuelle et vertu de caractère, c'est principalement à l'instruction que la vertu intellectuelle doit sa genèse et son développement, et c'est précisément pour quoi elle a besoin de l'expérience et*

de temps, tandis que la vertu de caractère réside de l'habitude d'où, lui est également venu son nom, qui est une légère déclination de l'habitude »[18]

Aristote maintien d'ailleurs cette distinction y compris la ou il attend montrer que vertu éthique et *phronésis* sont indissociable : les premières garantissent les restitues, de la poursuite tandis que celle-ci assurent celles des actions intermédiaires ou moyens en vue de cette fin.

[18] Ibid.,p.77

Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée d'Aristote sur la notion du juste milieu chez Aristote

3.1. La portée de la notion du juste milieu

On peut exiger autant de rigueur en morale que dans le domaine de la connaissance scientifique il faut rappeler que : *«Ce n'est pas pour savoir ce qui est la vertu que nous nous livrons à ces recherches mais pour apprendre à devenir vertueux et bons »*[19.] Pour ce faire, il faut néanmoins être capable de pratiquer l'art de la juste mesure qui permet ainsi d'atteindre le juste milieu qui est en quelque sorte champ de l'exercice de la navigation. *« Quand on agit, c'est une nécessité constante de se guider sur les circonstances dans lesquelles on est placé, absolument comme on le fait dans l'art de la médecine et dans l'art de navigation »*[20.]

La vertu est donc une habitude, un mode d'être qui dirige notre décision réfléchie, consistant dans ce milieu qui est relatif à nous, et qui est réglé par la raison comme le règlerait un homme prudent. Elle est un milieu entre deux vices, l'un par excès, l'autre par défaut. Ainsi par exemple, le courage est un juste milieu entre la témérité et la lâcheté, la modération entre la débauche et l'insensibilité, la liberté entre la prodigalité et la parcimonie, la réserve entre la timidité et l'imprudence. La vertu est donc affaire de mesure et d'équilibre.

A propos du juste milieu, contresens est à éviter il ne s'agit pas de définir systématiquement par le calcul un juste milieu universel et immuable, qui exprimerait en fait une attitude de peur devant extrêmes définis une fois pour toute, traduisant ainsi une sort d'apologie de la médiocrité moyenne fondée sur la peur du risque et du danger. En fait, l'attitude vertueuse varie selon les cas et selon les contextes. Il faut tenir compte de la fonction qui est en cause, de la situation particulière dans laquelle se trouve le sujet qui la vit. Ainsi, par

[19] Ibid., p.80.
[20] Ibid.,p.81

exemple la mesure et le comportement en matière de la nourriture varient selon le type d'activité qu'exerce celui qui est amené à se nourrir. Le juste milieu n'est donc pas le même pour tous : Ainsi la quantité de courage exigé est différente selon qu'il s'agisse d'un guerrier ou d'un homme dont la fonction est toute différente. On pourrait même ajouter que l'exigence de courage ne sera pas la même pour un guerrier à la guerre qu'au repos. La décision implique, une fois encore l'analyse de la situation réelle. L'ensemble de toutes ces données et de toutes ces considérations conduisent à la définition célèbre de la vertu : *« Est ce mode d'être qui, guider par la vérité la raison détermine notre action, en ce qui regarde les choses qui peuvent être bonne pour l'homme »*[21].

Après avoir défini ces notions très générales de vertu, souverain Bien et Bonheur Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque* procède à l'étude de différents exemples de vertus spécifiquement morales. Il s'attarde, et très nombreux commentateurs que l'on a fait après lui, sur deux comportements de l'être humain, deux vertus particulièrement significatives et spécifiques qui occupent un rôle important aussi bien en morale qu'en politique, et attestent de la prise en compte des situations particulières et singulières : la justice et la prudence. Il est intéressant de remarquer ici qu'au lieu de procéder à une classification des vertus à partir d'une théorie de l'âme comme Platon, Aristote, comme le souligne P. AUBENQUE : *« Se contente d'une énumération empirique, probablement d'origine populaire qui renvoie à une série de personnages érigés en types par le langage commun »*[22]. A travers cette citation P. AUBENQUE voudrais nous faire comprendre que le juste milieu nous permet d'être modéré et d'avoir une idée commune.

Le juste milieu fait partie de la principale caractéristique de la civilisation de l'humanité. Cette caractéristique représente un équilibre entre les extrêmes, une modération faisant qu'aucun élément ne se voit accorder une importance

[21] Ibid.,p.244
[22] Idem.

démesurée aux dépends d'autres. Cet équilibre et cette modération sont appropriés à un message universel appelé à être mise en oeuvre de toute époque et en tout lieu. L'équilibre entre tous les pôles opposés permet d'accorder à chacun sa juste place, sens excès et sans manque, sans faire pencher la balance dans un sens ou dans l'autre. Pour clarifier ce point, l'histoire des civilisations antérieures montre sans ambiguïté que privilégier l'esprit ou la matière ne conduit pas au bonheur de l'être humaine. La poursuite de la spiritualité aux dépens de tout le reste compères, entrave la volonté de pensée, freine les énergies, étouffe l'humanité de l'être humaine et ne permet pas de tirer parti des biens fait du monde. Inversement, une perspective purement matérielle conduit à l'oppression et à la tyrannie, les faibles sont écrasés et leurs vies, leurs biens et les honneurs sont à la merci d'un pouvoir arbitraire.

La civilisation éternelle de l'Islam a su apporter l'équilibre entre les exigences de l'esprit et celles de la matière. Une spiritualité modéré devient alors le fondement d'une vie matérielle modéré, ou l'être humaine jouit de sa volonté et de sa liberté, ou il peut penser et profiter du fruit de ses efforts et de son travail ; et tout dans le cadre de la foi et d'une éthique fondée sur la justice, la sécurité, la stabilité, la miséricorde et l'amour.

Nous avons vu comment, pour Aristote, Ethique ne concernait pas simplement une petite élite, mais l'ensemble des personnes. La question, maintenant est de savoir comment est-ce qu'on peut devenir un homme de bien ? Pour Aristote la méthode est assez simple il faut d'abord se demander quel genre de personne nous voulons être ? Quel sera pour nous une vie réussie ? Si on ne se pose jamais la question de notre désir alors, on ne pourra pas devenir quelqu'un de bien. Les anciens avaient l'habitude de proposer un exercice en disant : *« Imaginez que vous allez mourir demain, est ce que votre vie est accomplie ?»*[23] En général, on répondra que non. C'est pour cela que, les anciens, libèrent quelques du désire. A partir de là, Aristote propose de se dire si

[23] Idem.

tu veux devenir quelqu'un de ce genre-là, entoure toi de personne qui ressemble à ton but. Une fois que j'ai choisi mon entourage, je dois le prendre comme modèle.

Essayer, de devenir peu à peu comme eux, mais pour devenir comme eux, il suffit, dit Aristote, que je change une petite chose de ma manière de vivre et essayer de corriger par une petite chose de ma manière d'être de cette petite chose ensuite va entrainer d'autre chose. La méthode que propose Aristote est une méthode de pratique. C'est aussi une méthode perfectionniste. L'éthique se gagne d'abord au coeur de la personne, et par l'entrainement toute ma personne va se trouver, transformer et je deviendrai quelqu'un de bien. Il est clair que l'on ne peut plus vivre, comme du temps d'Aristote. La question est plutôt, y a-t-elle une adaptation possible dans les conditions de notre monde de, l'éthique des vertus ? La réponse sera positive.

Toutefois il faut commencer par considérer les difficultés et les obstacles opposés à une telle reprise. Ils sont essentiellement deux. Le premier obstacle, c'est la notion obligation, de devoir .Quand on pense en effet à l'éthique chez les modernes il y a en toile de fond la notion de devenir. Et le moraliste est celui qui traite de la science du devoir. Dans l'histoire une telle évolution a eu une conséquence très importante : la vie morale peut être distinguée du bonheur. Non pas que se conduire de manière éthique, veuille dire nécessairement être malheureuse, mais l'éthique n'implique pas nécessairement le bonheur. Au contraire, il arrive que l'éthique nous entraine à être malheureux. C'est une thématique que nous retrouverons avec l'éthique déontologique d'Emmanuel Kant.

Nous anticipions donc un peu ici pour comprendre ce qui fait la toile de fond et les difficultés d'une reprise moderne de l'éthique vertu. Veut-on prouver qu'il arrive qu'on ne puisse être heureux en temps normal ? Pour cela il suffit de reprendre l'exemple hypique des calomniateurs d'Anne BOLEYN. La conduite

morale peut donc être dissociée du bonheur l'obéissance à l'obligation ne fait pas nécessairement le malheur, mais elle peut entrainer.

Le juste milieu doit être à chaque fois déterminer selon la situation .Il est la fin que vise la volonté, mais il faut encore réfléchir aux meilleurs moyens de l'atteindre. C'est l'intelligence pratique, que regardent les choses particulières et changeantes, que revient cette tâche délicate, sa vertu intellectuelle, est la prudence. La vertu morale assure la rectitude du but que nous poursuivrons et la prudence celle des moyens pour y parvenir. La prudence apparait ainsi comme la vertu par excellence du juger qui à partir d'un précepte général doit déterminer le juste dans le cas particulier, et faire preuve de l'équité pour éviter que l'application aveugle de la justice n'aboutisse à l'injustice.

Il n'y a point de démonstration ni d'exactitude, il s'agit des choses humaines, plusieurs solutions sont défendables, la prudence demande l'expérience ; le dynamisme à la source de l'action c'est le désir. Mais il y a une fin naturelle : le bonheur qui réside en la réalisation de notre nature. C'est-à-dire que l'intelligence, à la raison pratique, déclarer le désir sur cette fin et de trouver les moyens propres à rejoindre. Les vertus, les devoirs, les dimensions impératives de la morale font partie de ces moyens : la devoir n'est pas arbitraire, mais intégré dans une perspective plus vaste, la ligne de fuite est la pureté du bonheur.

La vertu est donc une habitude qui se détermine, conformément au milieu convenable à notre nature, par l'effet d'une raison exact et telle qu'on la trouve dans tout homme sensé. Ce milieu se rencontre entre deux vices, l'un par excès et l'autre par défaut, et de plus comme nos passions et nos actions peuvent nous écarté du devoir, par excès aussi bien que par défaut, c'est à la vertu qu'il appartient de trouver le milieu entre ces extrêmes opposé, et de s'y fixer. Voilà pourquoi la vertu, quant à son essence et à sa définition, il est une sorte de moyen terme, mais considérée dans ce qu'elle a de bon ou même d'excellent,

elle est, pour ainsi un extrême. Des emploie futurs, car si le patron découvre le mensonge sur une expérience non acquise par exemple, il peut nous mettre dehors pour faute grave, sans cause et avec les difficultés pour retrouver un autre emploi. Comme je le dis souvent ne fait à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse.

On parle de la moralité d'un autre ou d'une décision pour qualifier son adéquation avec ce que l'on juge bon ou mauvais. On parle encore de la moralité d'une personne, désignant ainsi non seulement la valeur de ses actes mais aussi et surtout sa capacité à en juger par elle-même. L'homme est en ce sens le seul dont on puisse juger la moralité celui-ci renvoyant à sa conscience morale qui le met à part du ruelle la moralité semble donc relever en priorité de l'intériorité de l'individu puis qu'elle ne concerne finalement pas tous les actes en eux même que les intentions qui les prévalent ou le sens qu'on leur donne.

3-2- Limites de la notion du juste milieu chez Aristote

Le juste milieu est souvent synonyme de médiocrité. En politique, le centre tente de faire son chemin entre les pôles. Au risque d'arriver à ce que les voix critique qualifient de « compromis boiteux ». « Chercher de juste milieu » se réduit ainsi à recourir au plus petit dénominateur commun. Mais l'expression va bien au-delà de ce que laissaient supposer des formules telles que "garder la mesure" ou choisir le moindre mal". Elle prend son origine dans l'antiquité. Pour le poète latin Horace, la mesure en toutes choses est la voie précieuse du juste milieu *aurea médiocritas*. Dans une ode, il appelle à la prudence : "dans les moments difficiles, montre toi courageux et fort : mais tu auras aussi la sagesse de réduire tes voiles gonflées par un vent trop favorable" jouer les fiers-à bras peut s'avérer dangereux. En cas de tempête, il faudra s'adapter aux conditions extérieures.

La capacité d'adaptation de l'homme est étonnante, une société de mieux organisées qui tend à formater l'individu" dans la moyenne" ne pourrait pas fonctionner sans l'adaptabilité qui est un rapport mélodieux-même s'il implique parfois des tensions entre l'organisme et son environnement. Mais l'équilibre parfais n'est pratiquement jamais atteint et l'adaptions toujours relative.

Pour Aristote, qui a introduit le juste milieu dans le domaine de l'éthique, tout est clair le milieu n'est pas fixe, il n'a de sens qu'en fonction de chacune. Pour illustrer cette relativité ; le philosophe, dans son *Éthique à Nicomaque* recourt à un exemple tirer du sport : " Ne concluons pas du fait que dix mines de nourriture constituent une forte ration et deux mines une faible ration que le maître de gymnastique en prescrira six à tous les athlètes" pour Aristote, les hommes aspirent au bonheur. Celui-ci ne réside toutefois pas dans la satisfaction de ses propres intérêts, mais dans le contact social, par la vertu. Qu'est –ce que la vertu ?

Aristote répond en disant que ce qui est entre l'excès et le manque. La bravoure est un exemple une moyenne entre intrépidité et lâcheté. Cette conception de l'agir sociale se retrouvent dans d'autres cultures. Dans le Bouddhisme, la "voie" du milieu évoque le principe d'éviter les extrêmes. L'une des Sourates du CORAN[24] parle des musulmans comme la " communauté du juste milieu". La vie médiane symbolise ce juste milieu en préconisant de renoncer aux positions extrêmes. Mais revenons- en au courage ? Le témoin d'une injustice ne doit pas mettre sa vie en danger de manière inconsidérée.

Cependant, la personne concernée doit aussi surmonter l'autre extrêmes, la lâcheté et faire preuve de courage. Donc, il sera sage d'être au juste milieu de garder en tout contrôle d'être zen toutes ses qualités faisant de leurs heureux bénéficiaires un homme supérieur comme le dit le sage Confucius, C'est à dire de son point de vue un homme vertueux par excellence. Cependant, les plus belles ont deux versants. Le versant ombreux du juste milieu ne s'appellerait-il

[24] Coran 2/145.

pas, par hypothèse, tiédeur, molesse, indécision velléité, incapacité à choisir manque de courage ? De centre aurait-il de bon dos pour masquer nos faiblesses ?on pourrait imaginer que le juste milieu a choisi aussi des accointances avec le bon sens. Le bon sens, c'est la raison, le discernement ce que pense, les grands nombres, une morale partagée, en un mot la sagesse populaire. Mais le bon sens nombreux dictons meurent, parce qu'ils vieillissent et les mœurs évoluent à même temps que changent les circonstances historique et technologiques. Vu sous l'angle le bon sens, le juste milieu aurait pour lui l'opinion du plus grand nombre, mais aussi contre la tradition malthusienne et le conservatisme.

La politique, le centrisme, qui prône la compromis, la réforme du cloue et consensuelle ne voudrait – il pas tout simplement éviter de se comprendre ? Une attitude qui toute fois s'avérer dangereuse. Pendant la révolution française on qualifiait de plaine ou encore de marais, de groupe le plus modéré de la convention rationnelle qui se trouvait aussi de loin le plus nombreux. C'était alors le parti du juste milieu. Dont Joseph Duhem député montagnard dira : les crapauds du Marais relevé la tête ! Tant mieux il sera plus facile à couper. Et de fait, nombreux sont ceux qui sont passés à la trappe. Vous me rétorquerez que l'exemple est l'extrême et donc injuste. Dont acte, puisque la dite révolution est morte de ses excès. On a vu poindre assez récemment une théorie dû en même temps. Elle ne voudrait pas de problèmes en la qualifiant du juste milieu. Bien qu'elle réussisse les extrêmes. Mais à prétendre prendre le meilleur de tous les bords, en ambitionnant forcement d'occuper une position médiane.

En somme, vouloir parvenir à un système par excellence. voilà une ambition noble mais un art difficile et comme le dit Stanislaw JERZ LEC : Qui a jamais demandé à la thèse et à l'antithèses si elles étaient d'accord pour devenir des synthèses si théorie veut dire imagination au pouvoir ,vision ,anticipation, audace des reformes et des objectifs, restaurations de l'autorité, justice pour tout je suis de ce juste milieu là ! Las, comme pourrait le formulé avec pertinence un vaccinateur épris citation : ce n'est pas par ce que l'aiguille est déjà dans les

muscles que le vaccin est prêt dans la seringue !! A cette aune, le juste milieu est encore largement un milieu du gué.

De plus, le juste milieu est relatif à nous. Il serait absurde de dire qu'il est une équidistance entre deux extrêmes. Si le juste milieu était une équidistance entre deux extrêmes, on prescrirait à tous les patients les mêmes comprimés.

De même pour la nourriture, on donnerait six livres de nourritures à tout le monde. Étant données que dix livres d'aliments est trop peu pour un nylon tandis que c'est trop beaucoup pour un gymnastique alors on peut toutefois conclure que le juste milieu n'est pas immuables il est relatives à nous.

Le juste milieu n'est pas systématique la règle, il s'évalue au cas par cas. L'équilibre dont il est question dans une relation humaine s'évalue, s'apprécie au vu de ce que chacun apporte dans cette relation que chacun en tire. L'apprenant déséquilibré qui peut s'instaurer dans une relation peut tout autant être bénéfique de part et d'autre que préjudiciable. Un déséquilibre peut s'avérer nécessaire, indispensable dans une relation peut réparer un déséquilibre occasionnée dans une autre avec la même personne. Le juste milieu peut aussi constituer de déséquilibre. A chacun d'en faire usage avec plus ou moins de modération.

Les relations humaines sont une question de dosage d'équilibrage d'alchimie. Les relations humaines sont en permanence des questions d'équilibre à trouver, à maintenir, à créer. Quand la balance penche trop d'un côté, le déséquilibre se crée automatiquement avec les conséquences qui peuvent être néfaste de part et d'autre sens que dans l'instant, on ne puisse imaginer la portée engendrée par un tel déséquilibre. Il en a aussi des relations entre les humains. Si les efforts sont toujours demandés du même côté et si la base n'est pas redressé les relations humaines deviendront impossibles, l'un prendra le dessus sur l'autre avec, emportement de frustration, de désire, de haine, de colère, d'amertume de désir et de la vengeance.

Nous avons rudement fait l'expérience de ce que sont des relations déséquilibrées au sein et à l'extérieur de ma famille. Cela peut être destructeur, entrainer une dépression psychologique profonde, si on ne ressaisit pas à temps si on ne rétablit pas l'équilibre à temps, si on ne met pas un gros coup de botte dans la fourmilière. Et quand on le fait, le travail de rétablissement des choses et de reconstruction de sa personne très long. C'est très important d'avoir de relations équilibrées. Quand on arrive à le faire, c'est du bien n'être pour soi et autour de soi, c'est la paix, de l'harmonie qu'on instaure en soi et qu'on fait bénéficier aux autres. Même quand on applique le juste milieu il reste toujours une question quel côté du milieu est le bon. Par exemple le milieu d'un verre d'eau. A moitié vide ou à moitié plein. Cependant du moment je pense que cette phrase est à considérer pour l'échelle d'une vie d'homme, et non pas dans ces petites choses qui la constituent. L'expérience fait définit nous même le milieu de chaque chose, mais que pour nous connaitre ce milieu qui est une position toute à fait subjective, il faut en mesurer l'excès, dans l'expérience. Alors le message tel que je le reçois est : éprouvez la vie dans ce qu'elle vous offre, et à partir de là, à partir de votre expérience, choisissez le juste milieu en accord avec votre repensée profonde.

Tout excès est mauvais, c'est ce que doit s'appliquer à chaque homme sage, mais il ne faut pas confondre cela avec le consensus, ou toute forme de pseudo équité comme le juste milieu chez Confucius n'a rien à voir avec la conception des grecs. On a tort de confondre le juste milieu de Confucius avec celui des grecs comme Socrate, Planton. Si pour ses derniers tous les excès sont à bannir, pour Confucius et beaucoup d'extrêmes orientaux tous les excès sont bannir. On peut être intempérant un temps si on sait être sobre un autre temps et c'est dans ces conditions qu'il faut comprendre ce que juste milieu de Confucius

L'éthique diffère des autres sciences en ce qu'elle ne part pas de principes premiers mais qu'elle recherche au contraire à y remonter, c'est pourquoi elle tient de la dialectique qui examine les opinions et les discussions et qui ne

néglige aucune forme de l'expérience surtout lorsqu'elle vient d'hommes compétent. Ainsi donc pour chercher la vertu, il faut au fond être déjà vertu. Tous les hommes sont d'accord pour dire que la pratique est à la recherche du bonheur, mais les opinions diffèrent à partir du moment où il faut savoir ce que l'on peut mettre derrière ce mot, et, chez un même individu, les avis différent selon les circonstances.

Conclusion

Au terme de notre mémoire intitulé : La notion du juste milieu dans l'"*éthique à Nicomaque d'Aristote* nous retenons qu'Aristote s'est illustré éminent et a pu se faire une place de choix dans la ligne éthique et moraliste grâce à ses idées géniales sur la notion du juste milieu. Cette théorie de la notion du juste milieu n'est ni à ignorer aujourd'hui ni pendant longtemps encore. Ce qui fait d'Aristote un étincellent penseur sur les questions de la morale et d'Ethique réside dans le fait qu'il rompe avec les anciennes habitudes en se joignant sur l'homme avec ses forces et des faiblesses éthiques. Il considère la morale et l'éthique, tout en démontrant les caractéristiques moralistes à faire face à la notion du juste milieu comme auteur ou responsable de ce qui touche aujourd'hui.

Concevoir la notion du juste milieu telle qu'elle est et non qu'elle devrait être normalement. Le respect et la considération, dans la tradition l'accès à l'éthique, à la morale et la tradition étaient bien gardés avec une obéissance la plus complète. Nous dit Aristote à ne point douter d'une équidistance indispensable et incontournable car cela y va de la morale et l'éthique. Ainsi, le salut recherché par Aristote dans sa théorie de l'éthique est un bien. Toutes ses questions sur la notion du juste milieu indiquent que la fin du juste milieu sera un pari gagné pour sortir de l'éthique dans ce déclin.

Par ailleurs Aristote est aussi l'un des penseurs moraliste et éthiques qui ont analysé les différents rôles joués par les intellectuels. Dans cette condition nous pensons que cette théorie de l'éthique d'Aristote est d'actualité. Il est une source d'inspiration. Cependant, il convient de souligner que la théorie d'Aristote demeure parfois une source de bonne conduite pour toutes personnes. Car vous n'êtes pas sans savoir que dans le monde où l'éthique est devenu récurrent, finit par créer de la confusion. Dans cette atmosphère, il n'y a plus liberté de l'équité, ni le respect des valeurs morales. Que faire donc pour avoir

une éthique plus vivable, malgré qu'on sait que l'éthique est la seule appréciable dans la société, le respect des règles morales.

Nous ne pensons que la mise en place d'un cadre juridique approprié pour la préservation de la dignité humaine. L'enseignement des règles morales que pourraient garantie la liberté éthique c'est en effet, à travers l'éducation qu'un peuple peut changer. C'est également à travers l'éducation qu'on pourrait inculquer aux adhérant le sens de l'éthique et de la morale. C'est par l'éducation que de monde déterra des citoyens responsable de l'éthique. Osé donc vous lancer dans l'éducation pour finir la question de l'éthique et de de morale.

Références Bibliographiques

1-Ouvrage spécifiques

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 1986.

ARISTOTE, *Les grandes livres d'Éthique*, Paris, Arléa, 1995.

ARISTOTE. *La Politique*, traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1962.

KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, trad. Jules BARNI, éd. GF Flammarion, Paris, 1987.

KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des moeurs*, trad. Victor DELBOS, éd. DELAGRAVE, Paris, 1997.

NIETZSCHE, *Généalogie de la morale*, GF-Flammarion, Paris, 1996.

NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, trad. De Geneviève BIANQUIS, éd. U.G.E, Paris, 1994.

2-Ouvrages ordinaires

A. Ferdinand, *La morale de Kant*, Paris, Centre universitaire, 1974.

BARAQUIN Noëlla, BAUDART, Anne, et *al*, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Armand Colin, 2013.

BREHIER Emile, *La philosophie au Moyen-Age*, Paris, Les Echos du Maquis, 1949.

GAUTHIER René Antoine, *La morale d'Aristote,* Paris, PUF, 1958.

HEGEL, *Leçons sur la philosophie de la religion*, Trad. J. Gilbelin, Paris, Vrin, 1954.

HEIDEGGER Martin, *Introduction à la métaphysique*, trad. G. Kahn, Paris, Gallimard, 1967.

LELUT Louis Francisque, *De la folie*, Paris, Etienne GEORGET, 1999.

LELUT Louis Francisque, *Du démon de Socrate*, Paris, L'Harmattan, 2000.

MARITAIN J., *La philosophie morale*, Paris, Gallimard, 1960.

MOREAU J., *Stoïcisme, épicurisme, tradition hellénique*, Paris, Vrin, 1979. 40

PLATON, *Apologie de Socrate*, Paris, Flammarion, 1997.

PLATON, *Criton*, Paris, Flammarion, 1997.

PLATON, *Gorgias*, trad. Albert Croiset et Louis Bodin, Paris, Belles Lettres, 1948.

PLATON, *La République*, trad., introd. et notes par Robert Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

POUPARD Paul, *Les religions*, Paris, PUF, 1998.

RUSS Jacqueline, *Histoire de la philosophie : 1- les pensées fondatrices*, Paris, Armand Colin, 1993.

Table des matières

Remerciements ii
Résumé iii
Abstract iii
Sommaire iv
Introduction 1
Chapitre 1: Clarification conceptuelle et Brève présentation de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote 3
1.1. Clarification conceptuelle 3
a. Notion de morale 3
b. Notion de juste milieu 6
1-2- Brève présentation de L'Éthique à Nicomaque d'Aristote 9
a- Les grandes articulations de l'ouvrage 9
b- Le résumé de l'œuvre 10
Chapitre 2: La notion du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque* 13
2-1 Caractéristiques du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque* 13
a-La sagesse et prudence 13
b. La tempérance et la modération 16
2.2 .Valeurs morales du juste milieu dans *L'Éthique à Nicomaque d'Aristote* 20
a. La recherche du Souverain Bien. 20
b. La probité intellectuelle 24
Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée d'Aristote sur la notion du juste milieu chez Aristote 28
3.1. La portée de la notion du juste milieu 28
3-2- Limites de la notion du juste milieu chez Aristote 33
Conclusion 39
Références Bibliographiques 41